

20 Culture

# «C'est un tête-à-tête avec Erhard Loretan»

**CRÉATION** La violoncelliste fribourgeoise Sara Oswald s'est passionnée pour son compatriote alpiniste, décédé en 2011, au point de lui écrire une lettre d'amour. Son monologue, «Loretan et moi», mis en scène par Denis Maillefer, est à découvrir à Lausanne

PROPOS RECUEILLIS PAR JULIETTE DE BANES GARDONNE

La montagne est devenue la corde sensible de Sara Oswald. Nichée comme les aigles sur les hauteurs de Leysin, c'est dans son chalet face au Grand Muveran qu'elle a composé *Bivouac* en 2022, une traversée en solitaire, une ode à la liberté, un disque comme un refuge éphémère, inspiré par le rythme de la marche et le souffle de la respiration.

**INTERVIEW**

Trois ans après, la violoncelliste fribourgeoise revient sur scène avec une création qui a été inspirée par sa plongée dans les archives laissées par l'alpiniste Erhard Loretan. Un monologue amoureux qu'elle adresse au montagnard décédé le 28 avril 2011, sans jamais l'avoir rencontré.

**Quelles sont les origines de ce projet ?** Cela faisait très longtemps que je voulais faire un projet plus spécifique sur la montagne. Certes, j'ai réalisé *Bivouac*, un disque dans lequel la musique, essentiellement instrumentale, était comme une évocation de ma passion pour les sommets; mais je cherchais l'inspiration pour quelque chose de plus tenu, sans trouver. Puis, il y a 5 ans, après avoir déménagé du côté de Leysin, j'ai eu un covid long. J'ai été clouée au lit sans rien pouvoir faire. Moi qui suis un peu hyperactive, c'était assez compliqué. Un ami réalisateur, Pierre-Antoine Hiroz, qui est aussi guide de montagne, m'a alors passé plein de films. C'est comme cela que l'histoire d'Erhard Loretan m'a progressivement fascinée. En tant que Fribourgeoise, ce montagnard était un peu une rock star.

Je connaissais son parcours mais en replongeant dans ces films, il s'est passé à un moment donné une chose hyper-forte en moi, qu'il m'est difficile à expliquer avec des mots. C'est comme si j'étais tombée amoureuse de cet homme-là, mort depuis plus de dix ans. Depuis mon canapé où j'étais couchée, j'ai alors commencé à mener une sorte d'enquête obsessionnelle sur lui. Je liais tout ce qui le concernait, je décodais la moindre de ses interviews. Progressivement, cette compulsion s'est matérialisée en un projet artistique: cela allait être lui mon angle de travail et mon rapport à la montagne. J'ai alors eu envie de lui écrire une lettre d'amour. Cet homme à qui je n'ai jamais parlé me devenait étrangement familier. Emmanuel Fournier-Lorentz a été une aide précieuse dans l'écriture de ce monologue.



Erhard Loretan, à droite, et André Georges, deuxième à partir de la gauche, escaladent la face nord de l'Eiger avec d'anciens toxicomanes. (LJUN 1995/KEYSTONE/STRI)

**Que lui avez-vous écrit dans cette lettre?** Sans tout raconter, ce texte est un tête-à-tête avec Erhard Loretan. Je le questionne sur la montagne et l'extrême, les risques qu'il a pris et son rapport à la mort. C'est aussi une manière

détournée de parler de moi: par ricochet, je fais aussi mon introspection. J'essaie de comprendre les mécanismes de mon désir et de l'amour. Cela m'interpelle sur mes attirances et notamment sur comme une femme de mon âge a pu tomber amoureuse de cet homme, cisgenre, qui a tout réussi dans sa vie.

**Qu'aimez-vous chez Erhard Loretan?** Tomber amoureuse d'un mort, c'est quel que chose d'étrange en soi. Presque inquiétant... Durant ma phase obsessionnelle, appelons-la comme ça, j'ai rencontré des amis à lui, et deux de ses anciennes compagnes. Je suis tombée amoureuse de la virtuosité de cet

homme et de sa quête des sommets. Chez lui, ce n'était pas une course à la gloire mais une recherche beaucoup plus complexe, une chose qu'il avait du mal à exprimer. C'est tout cela qui m'a plu. Ce décalage entre ses performances, son humilité et son côté taiseux. J'ai l'impression d'avoir découvert quelque chose de lui, de beaucoup plus profond, simplement en le regardant dans des films, en le voyant sourire.



**«Ce que j'aime justement, c'est que la musique ne colle pas au texte, elle est comme une fenêtre qui ouvre vers autre chose»**

**En 2003, Erhard Loretan a été reconnu coupable d'homicide par négligence pour la mort de son bébé de 7 mois, qu'il a secouru. Quelle place donnez-vous à cet épisode douloureux?** Je ne voulais pas que cette affaire soit au centre de mon spectacle, mais il était évident que je ne pouvais pas l'éluder. D'autant plus en ayant rencontré ses proches. Je ne leur ai jamais posé de questions, je les ai toujours laissés me raconter ce qu'ils avaient envie de me raconter sur Loretan sans intervenir. Tous m'ont parlé de la mort de son bébé. N'ayant pas d'enfant, je ne suis pas en mesure de juger, mais j'ai l'impression que ce syndrome du bébé secouru peut malheureusement survenir dans des situations d'épuisement des parents. A la suite de son procès, Loretan, qui n'a jamais nié ses actes, était totalement lucide sur la peine immense qui s'abattait sur lui. Il a dit: «Je vais devoir porter la mort de mon bébé jusqu'à la fin de ma vie.»

**Comment s'articule la musique dans cette création?** C'est en pensant à Loretan et en ayant déjà écrit le texte que j'ai composé la musique, sans pour autant chercher de correspondance. Ce que j'aime justement, c'est que la musique ne colle pas au texte, elle est comme une fenêtre qui ouvre vers autre chose. C'est une respiration silencieuse.

**Pourquoi le choix de Denis Maillefer à la mise en scène?** Je l'avais rencontré il y a quelques années pour la création d'*In love With Federer*, projet commun entre l'Orchestre de chambre de Genève et la Comédie, qu'il codirigeait alors. J'ai toujours apprécié ses univers. Il était évident pour ce solo que je voulais travailler avec quelqu'un que je connaissais, en qui j'avais confiance. Denis s'est imposé comme une évidence, et sa double casquette de spécialiste de cyclisme était intéressante pour ce monologue autour de Loretan. J'aimais l'idée de cette passion commune autour du dépassement de soi, qui existe autant à la montagne et dans le vélo.

**Vous êtes décidément une spécialiste des lettres: au printemps dernier, vous en avez écrit une au milieu musical, pour exprimer votre épuisement face à un métier avec lequel il est de plus en plus difficile de vivre décemment...** C'est drôle parce que cette lettre, je l'ai écrite le 1er mai. Journée internationale des travailleurs... Un bon tempo! Je venais de recevoir un refus de subvention de la part de la ville de Lausanne, j'étais dans un état de choc, parce que je remplissais absolument tous les critères pour recevoir cet argent, dont j'avais extrêmement besoin précisément pour faire cette création autour de Loretan. Les faits ne sont pas nouveaux: vivre de la musique reste difficile, mais à 45 ans, c'est d'autant plus pénible de galérer tout le temps.

Comme je l'écris dans cette lettre, il y a des mois où je gagne parfois 200 balles, tout ça avec un master et en ayant terminé mes études à 30 ans. J'avais besoin que les gens se rendent compte de la réalité de ce que les musiciens endurent. Quelques jours auparavant, la chanteuse Meimuna venait de poster sur les réseaux une suite de dessins intitulée *Faut-il quitter le monde la musique?* Le constat de la précarité, nous sommes beaucoup d'artistes à le faire. Cette lettre avait vraiment comme objectif de rendre visible notre quotidien, que cela fasse boule de neige. ■

**Loretan et moi**, Théâtre 2.21, Lausanne, du 30 septembre au 12 octobre.

## Des parures en coquillage vieilles de 42 000 ans découvertes en France

**PALÉONTOLOGIE** On ne sait pas encore si ces bijoux sont l'œuvre de Néandertal ou d'*Homo sapiens*

ATS

Des scientifiques ont mis au jour en Charente-Maritime, dans le sud-ouest de la France, le plus ancien atelier de fabrication de parures en coquillage d'Europe de l'Ouest. Il était occupé, il y a 42 000 ans, par des artisans dont l'identité reste mystérieuse.

De 2018 à 2020, des paléanthropologues ont minutieusement fouillé une zone de 3 m<sup>2</sup> sur 15 centimètres d'épais-

seur sur le site de La Roche-à-Pierrot, à Saint-Césaire.

Un «travail de fourmi» qui a permis de découvrir quelque 200 fragments de litornes, objet d'une récente publication dans *Proceedings of the National Academy of Sciences* signée par des scientifiques du CNRS, de l'Université de Bordeaux, du ministère de la Culture et de l'Université de Toulouse.

Ces coquillages d'à peine un centimètre ressemblant à des bigorneaux «sont assez colorés à l'état naturel, avec des tons qui vont du brun au jaune-rouge» et ont «a priori été sélectionnés» pour cette raison, détaille Isabelle Crevecoeur, coautrice de

l'étude. Une trentaine portent des traces de perforation faites par l'homme, sans doute à l'aide d'un objet en pierre, à «un endroit bien précis».

«Les trous ne portent pas de traces d'usure» et «d'autres litornes, plus petites, ne sont pas percées», poursuit la directrice de recherche au CNRS.

A proximité, les chercheurs ont retrouvé plus d'une centaine de fragments de pigments rouges et jaunes, cassés «peut-être dans le but de les broyer et de préparer un mélange qui permettait de faire de la coloration».

A l'époque, le rivage atlantique où les coquillages ont été récoltés se trouvait à

100 kilomètres de là. Et les pigments ont été extraits à une quarantaine de kilomètres au minimum autour du site de fouilles. «On peut imaginer un groupe d'individus qui s'arrête à La Roche-à-Pierrot pour rafistoler quelque chose», par exemple un «vêtement coloré et paré de coquillages», et qui «laisse sur place ce qu'il n'utilise pas», raconte Isabelle Crevecoeur.

Daté de 42 000 ans, le site est le plus ancien de ce type découvert en Europe de l'Ouest. Il appartient au Châtelperronien, une culture du paléolithique supérieur retrouvée en France et dans le nord de l'Espagne, dont l'identité des repré-

sentants – Néandertal ou *Homo sapiens* – fait débat.

Entre 55 000 et 42 000 ans avant notre ère, l'Europe connaît une profonde transformation: les derniers Néandertaliens sont remplacés progressivement par des groupes d'*Homo sapiens* venus d'Afrique via le Moyen-Orient. Lors de cette période de transition, apparaissent «de nouvelles industries (des techniques de fabrication d'outils, ndr) qui tranchent avec ce que fait Néandertal», explique la paléanthropologue. Mais «ce n'est pas encore le monde complètement *sapiens*» avec une «manière encore différente de tailler les outils en lames, en lamelles». ■